

## Ciné-Bulles

### **L'ultime bourrasque / *Film Socialisme* de Jean-Luc Godard, Suisse—France, 2010, 101 min**

Jean-Philippe Gravel

---

Volume 29, numéro 2, printemps 2011

URI : [id.erudit.org/iderudit/64344ac](http://id.erudit.org/iderudit/64344ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)  
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Gravel, J. (2011). L'ultime bourrasque / *Film Socialisme* de Jean-Luc Godard, Suisse—France, 2010, 101 min. *Ciné-Bulles*, 29(2), 46–47.

---

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---

**érudit**

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

# L'ultime bourrasque



JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Ouch! Qu'est-ce qu'il ne la joue pas facile, Godard, avec **Film Socialisme**. Qu'est-ce qu'il ne se, ne nous, la joue pas facile avec ce qu'il présente comme son dernier film. Bien sûr, on se demande s'il faut y croire. Ou n'est-ce qu'un argument promotionnel destiné à ajouter quelque intérêt à un film spécialement difficile? Mais faisons comme s'il disait vrai et demandons-nous à quel genre de sortie de piste, pour Godard, **Film Socialisme** se destinerait à donner forme.

À juger par le résultat, on dirait un torrent d'images, de sons et de paroles qu'emporterait une bourrasque violente. Si c'est parfois intelligible, ça ne l'est pas longtemps ni souvent, comme des bribes de sens attrapés au vol. Pensons encore à la vision d'un Godard dont la lointaine silhouette, livrée au déchaînement des éléments, se dissoudrait inexplicablement sous nos yeux incrédules et écarquillés. On sent bien avoir assisté à quelque chose. Mais quoi?

«No comment», dit le carton final du film. **Film Socialisme** serait-il conçu pour échapper délibérément à tout commentaire? Force est d'admettre: devant **Film**

**Socialisme**, même **Hélas pour moi** (1993) s'avère un sommet de cohésion. En apparence, aucune logique ne semble lier les trois épisodes du film: la croisière méditerranéenne en paquebot où une humanité (voire une civilisation) dérive sur des eaux déréglementées, passant de la discothèque au casino, du casino au service religieux, et du service religieux à une conférence d'Alain Badiou sur la géométrie, avant de s'adonner, telle une colonie de fourmis en transit, à l'obligatoire escale touristique. Puis, cette demi-heure de temps presque fixe où une famille paraît se dissoudre sous le regard de deux journalistes, dans une station-service perdue au milieu d'un champ, et où personne ne fait le plein. Ni, pour finir, ces quinze courtes minutes qu'on dirait volées aux *Histoire(s) du cinéma*, plus faites d'images recyclées que d'images nouvelles, et qui s'arrêtent brutalement, comme ça. No comment.

Tout ici semble conçu pour prêter flanc aux détracteurs qui reprochent à Godard son entropie et son confusionnisme. Or, il se pourrait aussi qu'avec cette ultime provocation, Godard revendique, au contraire, l'extra lucidité de sa démarche.

Certes, **Film Socialisme** ne donne pas facilement prise au commentaire. Prenant des notes au cours d'une seconde projection, je relève ce terme: ébahissement. **Film Socialisme** ébahit. On connaît déjà un peu la grammaire godardienne, où il s'agit de faire sentir, de façon aiguë, toutes les interventions que le cinéma conventionnel s'exerce à gommer, aplanir et ripoliner. Ici, la moindre coupe, la moindre transition séparant un plan d'un autre s'éprouve avec acuité. La tuyauterie de l'architecture se dénuode, le langage déconstruit sa grammaire. Naturellement, la bande sonore subit un traitement idoine. Il est courant, chez Godard, qu'un personnage disparaisse du champ de l'image par la droite, bien que sa voix reste prisonnière du haut-parleur de gauche (surtout si ses opinions politiques sont de gauche). Comme sont courants les voix superposées, l'absence d'écho ou de résonance alors qu'il devrait y en avoir (et vice-versa); les entrées et les sorties brutales du champ sonore, et le jeu incessant sur les canaux de la stéréophonie, qui permet de fondre ensemble les éléments sonores pour créer un environnement ou, au contraire, de les redistribuer, de les séparer dans des canaux



distincts avec une netteté tout artificielle (extrême droite, extrême gauche, centre monophonique ou projection stéréophonique, etc.).

Mais ces disruptions, Godard les pratique depuis longtemps. Pourquoi en faire à ce point un cas avec **Film Socialisme**? Parce qu'il en joue, il me semble, à la nième puissance. Et sans doute pas seulement pour s'affirmer comme le seul maître aux consoles, mais faire état, aussi, d'un monde où la capture d'images en mouvement n'a jamais été si ubiquiste ni désincarnée que maintenant. Sur le paquebot, les appareils photo et les caméras fourmillent autant dans le champ que derrière. Intarissable source d'images aux origines incertaines, télescopes les unes sur les autres, certaines heurtées, bavant leurs couleurs criardes, d'autres parfaitement nettes, selon l'appareil qui les capte — de la caméra professionnelle à la caméra de surveillance, en passant par le téléphone portable. Ne semblant plus compter, la source des images compose un amalgame qui est peut-être indifférent, ou porteur de folles promesses. C'est peut-être ça, au fond, le **Film Socialisme** dont il est question. Un espace où, de quelque source

ou origine qu'elles soient, les images se heurtent en une étrange communauté, égales en droit pourtant dans leur faculté de capter, de témoigner, en temps réel, de la dérive des continents, des pays, des peuples, des paroles, des histoires et des mythes, bref, de capturer les éléments qui composent le casse-tête d'une civilisation de plus en plus divorcée d'avec la terre ferme: cette civilisation que forge les mythes et des légendes, les structures d'appartenance comme la famille, ou bien encore le cinéma, comme rituel.

Impossible, donc, de ne pas sentir une sorte d'extra lucidité à l'œuvre sous le vernis du confusionnisme. À force de juxtaposer les ruptures, de faire éclater les raccords, de déconstruire aussi méthodiquement la grammaire, Godard, j'en suis convaincu, vise à créer un surplus de conscience et une grande acuité chez le spectateur. Sans doute fallait-il tout détruire pour que le langage cinématographique révèle ainsi toute l'étendue de sa richesse. En en décomposant les éléments, en rendant, à chacun, non pas une cohésion d'ensemble, mais une radicale autonomie, Godard étale sous nos yeux ébahis l'im-

mensité d'une langue en mutation, certes, mais qui se refuse à mourir. Ultime façon d'affirmer que tout est encore possible, en nous faisant sentir l'obstination intrinsèque des images à vouloir dire quelque chose, bien qu'on se demande encore quoi. Il existe, c'est certain, des façons plus indignes de faire ses adieux que celle-là... (Sortie prévue: mai 2011) ▀



Suisse-France / 2010 / 101 min

**RÉAL., SCÉN. ET MONT.** Jean-Luc Godard **IMAGE** Fabrice Aragno et Paul Grivas **SON** Gabriel Hafner et François Musy **PROD.** Ruth Waldburger **INT.** Catherine Tanvier, Christian Sinniger, Jean-Marc Stehlé, Patti Smith, Robert Maloubier, Alain Badiou **DIST.** Métropole Films